

Le jeune homme noir

Christian Millau
présente « Le Passant
de Vienne » au Sénat.

RAS. Devant le Sénat, l'atmosphère est paisible ; les contrôles de sécurité habituels. L'ambiance n'est pas au putsch. À l'intérieur pourtant, dans le salon Napoléon, un homme encore jeune agite ses ailes noires : Adolf Hitler. Cet être quelconque, dont nul n'imaginait le destin terrible, revêt sous la plume romanesque de Christian Millau. Il n'est encore qu'un vagabond, une sorte de clochard qui rumine sa haine contre un monde qui le rejette. Artiste raté, issu d'une famille maudite qui voit se fermer devant lui les portes de la bonne société. Que furent ses premières années ? « N'est-il pas extraordinaire que pour cette période, on en sache moins sur cet homme que sur les pharaons de l'ancienne Égypte ? », s'interroge Millau qui, enfant, l'aperçut un jour de l'été 1937 sur un balcon au Berghof, devant une foule en transe. La salle frémit. Catherine Dumas, sénatrice de Paris, qui reçoit, est une ardente ambassadrice de l'artisanat d'art ; Sabine et Marc Larivé forment un couple sage. Après Desclée de Brouwer, ils ont repris les Éditions du Rocher. Leur première maison s'appelait Parole et silence. Rien de tapageur, donc, dans cette assemblée républicaine. Dans un salon adjacent, le personnel du Sénat dîne paisiblement. Il est 19 heures, son sommeil ne sera pas perturbé. Le seul à serrer les poings est le romancier François Cérésa, directeur de « service littéraire ». C'est son genre. Il aime jouer des mots et des muscies. Maintenant, poursuit Millau, un dernier mot. Il s'efface pour laisser entrevoir derrière les fenêtres un parc magnifique. Au milieu d'un parterre, on distingue l'entrée d'un escalier : « À quelques pas d'ici, souligne l'orateur, à quinze mètres sous terre, se trouve un bunker. » Bâti par les Français dans les années 1930, modernisé par les Allemands, ces derniers y entreposèrent les explosifs qui, en 1944, devaient faire sauter le Palais du Luxembourg. L'ordre venait d'Hitler : Von Choltitz refusa de l'appliquer. Un peu troublé, on quitte les lieux à un train de sénateur. ■